Peter Bardy, rédacteur en chef d'aktuality.sk: «Nous nous sommes endurcis»

DOMO

Ringier
Le magazine de l'entreprise
Décembre 2018

Kevin Kallaugher
Caricaturiste pour
«The Economist»

Le sniper du crayon

AR
Ringier

SOMMAIRE

4 «Je veux faire feu à volonté»
Depuis plus de quarante ans, l'Américain Kevin Kallaugher dessine des caricatures pour le magazine britannique «The Economist». DOMO l'a rencontré à Baltimore.

12 75 mots-clés à propos de Frank A. Meyer
Le plus célèbre journaliste de la maison aura 75 ans en janvier. Karl Lüönd résume la vie de FAM en mots-clés.

16 Point de vue Ringier
Les meilleures photos de presse du trimestre.

18 «Nous nous sommes endurcis»
Neuf mois sont passés depuis l'assassinat de Jan Kuciak et de sa fiancée. Peter Bardy, rédacteur en chef d'Aktuality.sk, leur consacre un livre.

22 La vague RA déferle, lentement
La réalité augmentée modifiera pour toujours notre manière de voir et de vivre les choses. Mais la percée de cette technologie se fait encore attendre.

25 Exceptionnel!
Voici les lauréats des Ringier Swiss Awards 2018.

26 Restons cools!
Prétendre faire une interview de Mike Horn, c'est attendre qu'il redevienne entièrement humain. Cela peut prendre du temps.

28 Enfin
L'éditeur Michael Ringier évoque ce qui catapulte l'entreprise aux plus hauts niveaux économiques et politiques.

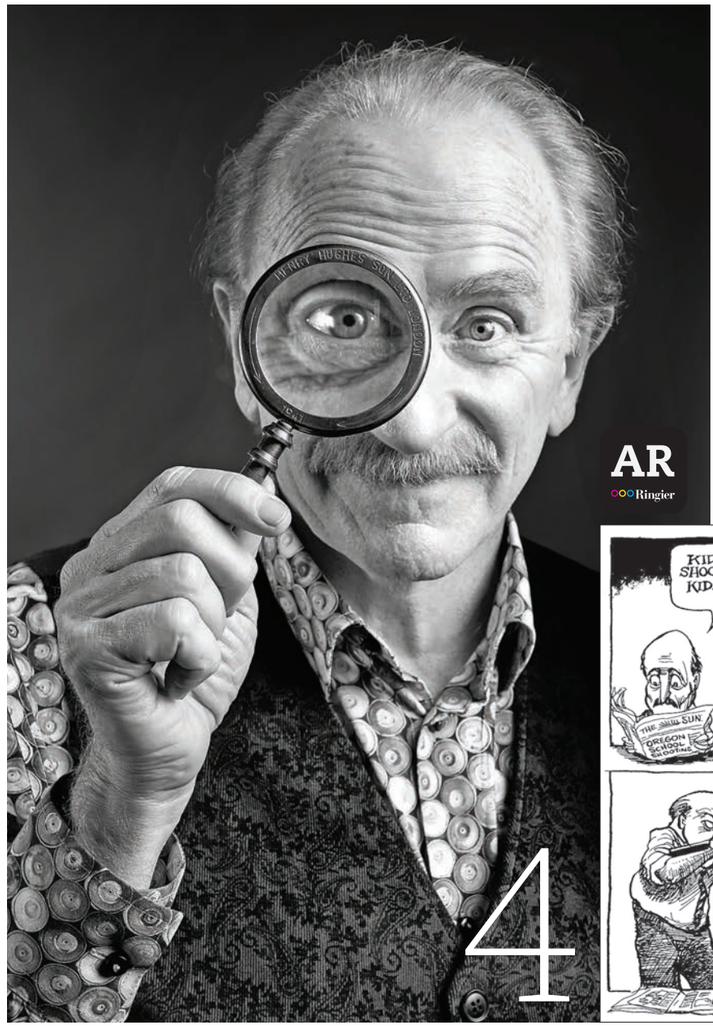
29 My Week
La semaine bien remplie de Povilas Kytra, CEO de CV Ceskus.

30 Deux doigts, mille histoires
Le jubilé de Thomas Kutschera/Conseils de lecture de Marc Walder

Photo de couverture: Peter Lueders
Illustration de couverture: Kevin Kallaugher

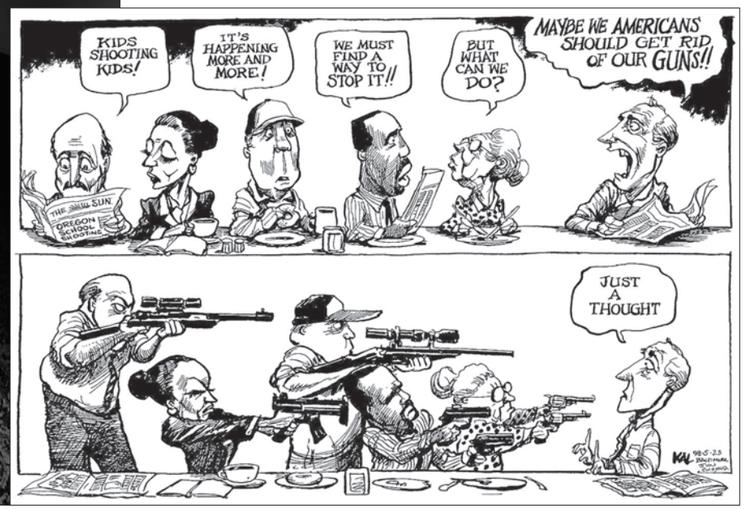
Impressum
Editeur: Ringier AG, Corporate Communications. **Direction:** René Beutner, CCO, Dufourstrasse 23, 8008 Zürich. **Kontakt:** domo@ringier.ch **Rédacteur en chef:** Alejandro Velert. **Collaborations rédactionnelles:** Ulli Glantz und Markus Senn (réalisation visuelle), Vinzenz Greiner, Karl Lüönd, Adrian Meyer. **Traduction:** Gian Pozzy (français), Claudia Bodmer (anglais), Ioana Chivoiu, (roumain). **Relecture:** Peter Hofer, Regula Osman, Kurt Schuiki (allemand), Patrick Morier-Genoud (français), Claudia Bodmer (anglais), Lucia Gruescu (roumain). **Layout/Produktion:** Zuni Halpern. **Edition d'image:** Ringier Redaktions-Services Zürich. **Impression:** Ringier Print Ostrava. Reproduction (même partielle) uniquement avec l'accord de la rédaction. **Tirage:** 10 000 exemplaires. **DOMO** paraît en allemand, en anglais, en français et en roumain.

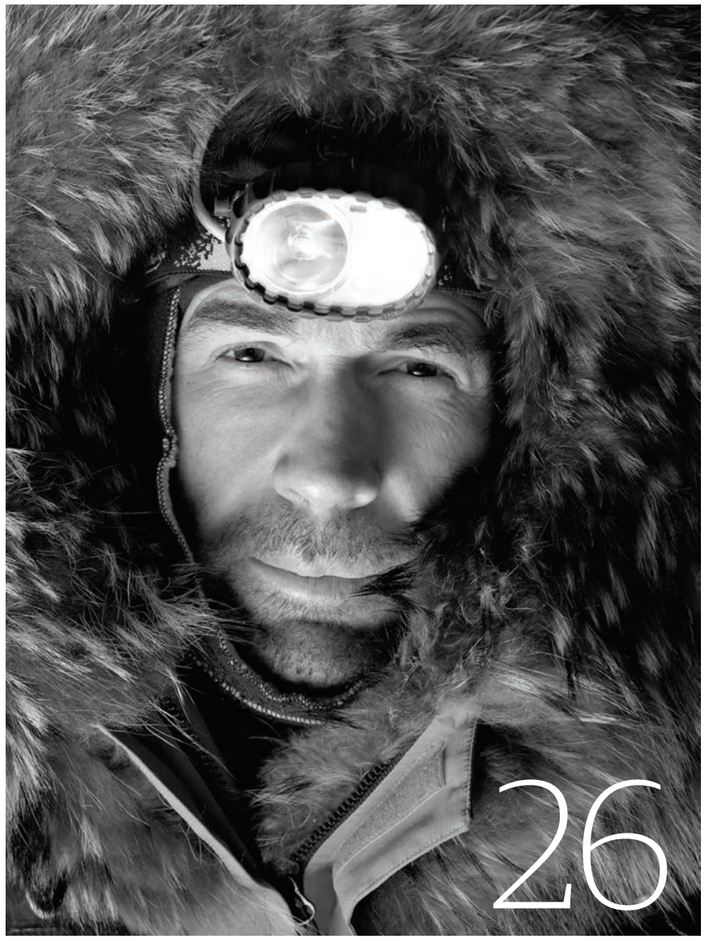
16



4

18




26

12

Nouveau dans DOMO: la réalité augmentée

1
Téléchargez l'application gratuite Ringier AR pour iOS et Android.

2
Ouvrez la fonction «Scanner» dans le menu principal.

3
Positionnez la caméra sur l'image marquée AR et cliquez sur «Scanner».

Fotos: Rolf Neeser, AFP, Geri Born, Sebastian Devenish, Peter Lueders

«Je veux faire feu à volonté»

Le caricaturiste Kevin «KAL» Kallaugher, 63 ans, dessine depuis quarante ans pour le magazine britannique «The Economist».
Et aujourd'hui aussi pour DOMO, contribuant, avec ses personnages, à la réalisation de notre couverture. Entretien avec cet Américain sur le pouvoir de la caricature, la satire au temps de Donald Trump et la coupe de cheveux de politicien qu'il préfère.

Interview: Adrian Meyer Photos: Peter Lueders

Un contre tous: avec sa plume-réservoir, Kevin Kallaugher (à dr.) s'escrime contre les personnages qu'il a créés. Au premier rang depuis la gauche: Leonid Brejnev, Vladimir Poutine, Saddam Hussein, George W. Bush, Margaret Thatcher, Barack Obama, Deng Xiaoping, Alan Greenspan et Hosni Moubarak.

Lors de cette interview par Skype, Kevin Kallaugher – qui signe ses caricatures «KAL» – sourit de toutes ses dents depuis sa table à dessin à son domicile de Baltimore. Il porte une chemise imprimée de bulles bigarrées (hommage au jeu vidéo d'arcade «Puzzle Bobble») et arbore, bien sûr, son impressionnante moustache. KAL pétille d'énergie et de curiosité. A la fin de l'interview, il fait la surprenante démonstration d'un autre talent, celui de ventriloque, saisissant une marionnette verte pelucheuse et prenant ainsi congé dans un grand éclat de rire.

Vous avez dit un jour que vous étiez comme un gamin de 6 ans avec un crayon à la main. L'êtes-vous toujours?
Kevin Kallaugher: Oui, dans mes caricatures, j'essaie toujours de puiser dans cette espièglerie qui permet à un enfant de 6 ans de venir à bout de ses journées. Mais tout ce qui s'est passé ces deux dernières années me donne le sentiment d'être très âgé.

Est-il devenu plus difficile d'être espiègle?
Tout le monde pense que je vis les meilleurs moments de ma carrière de caricaturiste. Or mon travail est devenu plus ardu. Avec les médias sociaux, tout le monde peut devenir caricaturiste, aujourd'hui. C'est fantastique et sain pour la démocratie. Mais pour moi, professionnel, c'est une gageure. Je ne peux plus faire des gags simples, d'autant plus que les gens sont devenus plus susceptibles. En tant que caricaturiste, je travaille dans un champ de mines de sensibilités.

Une des plus de 140 unes de Kevin Kallaugher pour «The Economist»: «Cheiks contre schiste», illustration du duel pour le pétrole entre l'Arabie saoudite et les Etats-Unis. Grâce au «fracking», ces derniers sont en voie de devenir le plus grand pays producteur du monde.

Nous sommes submergés d'informations. Comment choisissez-vous votre sujet de la semaine?
J'essaie de m'abstraire du vacarme des news. Surtout pour «The Economist». Là, je suis comme un sniper: je n'ai droit qu'à un coup par semaine et il doit atteindre exactement sa cible.

Ce n'est pas simple.
Je veux juste faire de mon mieux. Car je ressens un grand malaise face à l'orientation que prennent notre société et la démocratie. Reste que c'est le feu qui m'anime. Je m'éveille tous les matins prêt à me battre pour notre société.

Qu'est-ce qui vous indispose?
Nous voyons en ce moment comment l'histoire s'écrit sous nos yeux. Quelque chose de fondamental se décale dans la politique mondiale. En tant que satiriste, il est très important de participer au débat. Mes quatre décennies de caricaturiste m'ont très bien préparé à ce moment. Maintenant, je veux faire feu à volonté.

Sur quoi des caricatures peuvent-elles encore agir?
Il y a cent ans, les caricatures étaient l'élément optique central d'un journal. Aujourd'hui, elles ne constituent plus qu'une part infime de notre consommation de médias. Dans un débat, nous, les caricaturistes, ne sommes donc plus les principaux commentateurs. Reste que lorsqu'une caricature est vraiment bonne, elle est capable de cristalliser le débat sur un point. Annibale Carracci, peintre de la Renaissance et inventeur de la caricature, disait qu'une bonne caricature incarnait plus la vie que la réalité elle-même.

Pourquoi la caricature est-elle si efficace?
Une caricature se consomme aisément et immédiatement. Elle est incroyablement directe. Par l'humour, elle parvient à casser les barrières mentales. Quand les gens réussissent à rire de quelque chose, ils s'ouvrent à de nouvelles idées. L'humour est le sucre qui fait passer une pilule amère.

Votre travail consiste à rendre les puissants ridicules. Etes-vous une personne malveillante?
Je travaille avec une affectueuse sévérité. Les caricatures sont connotées négativement. J'utilise ce moyen pour améliorer la société. Les satiristes sont les chiens de garde de la société. Nous chassons le troupeau devant nous dans la direction voulue. En cas de nécessité, nous mordons les fesses de l'un ou de l'autre.

Qu'est-ce qui vous anime?
Je me vois comme un chroniqueur. Je sais que je ne peux que difficilement modifier l'opinion de mes lecteurs, mais je peux les inciter à réfléchir. Je peux les défier et parfois même les piéger. Je ne veux pas juste me lamenter, cela n'aide en rien. Je veux changer positivement la société.

Quel a été votre dessin le plus efficace?
Il y a un dessin indémodable et que l'on continue de me demander chaque semaine pour le reproduire sur des t-shirts ou des tasses. A vrai dire, il est inoffensif: c'est une caricature de la bourse, faite en 1989. La caricature qui a eu les plus grandes répercussions directes était destinée au «Baltimore Times». Des années après son départ, le maire m'a raconté qu'une de mes caricatures l'avait incité à changer d'opinion sur une loi.

«Nous, les satiristes, sommes les chiens de berger de la société», professe Kevin Kallaugher. Il travaille depuis plus de quarante ans – sans contrat – pour le magazine britannique «The Economist». «Ils se contentent de m'appeler une fois par semaine et me demandent un dessin.»

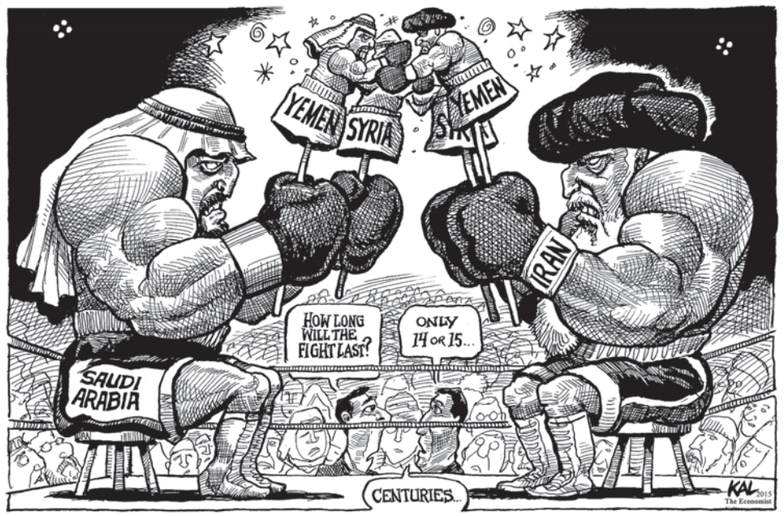
Y a-t-il un dessin que vous regrettez?
J'ai sûrement loupé quelques-unes de mes 8000 caricatures. L'une d'elles, en 2006, était particulièrement idiote. Un énorme ouragan menaçait la ville de Baltimore. J'ai donc dessiné l'immense chaos et les destructions, mais la tempête s'est détournée la veille de la publication et il ne s'est rien passé. Mais la caricature était déjà imprimée, ça m'a fait mal.

Où puisez-vous vos idées?
Je travaille sans cesse, chaque minute. La radio reste toujours allumée, la TV aussi. Je surfe beaucoup et, bien sûr, je lis les journaux. Je travaille à la manière d'un journaliste, je pose beaucoup de questions. Chaque pensée peut devenir un dessin. Même des ▸

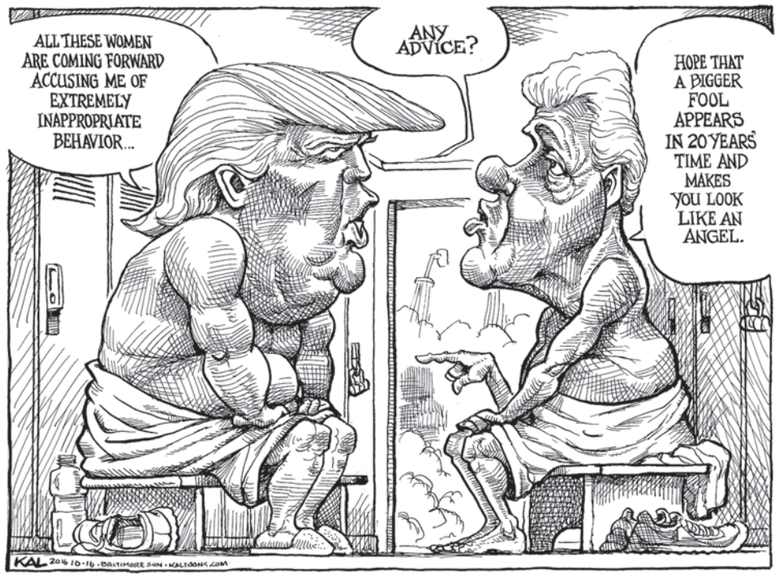
Août 2017: un dessin de KAL après que le président Donald Trump a pris parti en faveur des manifestants de l'extrême droite à Charlottesville.

En quête d'un accord sur le nucléaire: l'immodeste Barack Obama avec le président iranien Hassan Rohani, nouvellement élu en 2013.

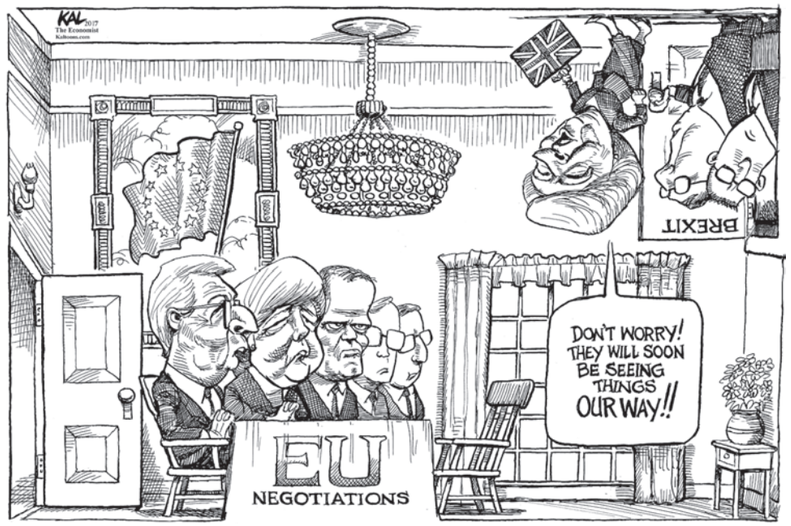
Symboliques: la statue de la Liberté et l'Oncle Sam pleurent bras dessus bras dessous après les attentats du 11 septembre 2001 à New York.



Guerre par procuration entre sunnites et chiites: l'Arabie saoudite et l'Iran ne se combattent pas directement, ils s'affrontent néanmoins en Syrie et au Yémen.



Variante de #MeToo: Donald Trump demande à l'ex-président Bill Clinton des conseils sur la manière de s'y prendre avec les femmes qui l'accusent de harcèlement sexuel.



En mars 2017, la première ministre britannique, Theresa May, dirige avec optimisme sa délégation aux négociations avec l'UE sur le Brexit.

bavardages avec les copains peuvent donner quelque chose.

Comment créez-vous vos caricatures?
Je m'assieds à ma table, je fais une masse d'esquisses. Mes dessins sont très détaillés, comme des œuvres d'art surchargées. Je sélectionne une dizaine d'esquisses à l'aide desquelles je développe mes idées sur le papier. Je réfléchis à travers le dessin, c'est une sorte de conversation avec moi-même. Et j'ajoute sans cesse des détails. A un moment donné, au bout de quatre à six heures, j'ai un projet que je colorise. Puis je l'envoie au rédacteur en chef. Dans 95% des cas, il trouve ça génial. Dans 4% des cas, il aimerait modifier quelques détails. Et dans 1% des cas, il ne comprend pas le gag.

Qu'est-ce qui est le plus difficile dans le métier de caricaturiste?
C'est d'être toujours au-dessus de la moyenne. Cela exige beaucoup de travail assidu. La caricature, c'est comme le jazz. On déforme une mélodie, on improvise, on est dans l'immédiat. Mais tout le monde ne sait pas jouer du jazz. Autrefois, jeune caricaturiste, je me demandais toujours si j'étais assez bon. Aujourd'hui, je le sais. Mais je continue de me demander si, avec mes dessins en noir et blanc, je ne suis pas trop démodé pour les lecteurs.

Vous n'avez pas toujours été caricaturiste.
J'ai toujours dessiné, durant toute ma scolarité. A l'Université Harvard, mon travail de diplôme a consisté en un cartoon animé de 13 minutes. Après l'uni, j'ai randonné à vélo pendant quelques mois en Grande-Bretagne, puis j'ai été le premier Américain à jouer au sein du Brighton Basket Club. En même temps, je faisais le musicien de rue, le ventriloque et le caricaturiste dans les foires. Avec mon portfolio de dessins, je suis allé voir tous les journaux de Londres. Et «The Economist» pour finir. A l'époque, il ne comportait aucune illustration. Je me suis dit: «Mon vieux, ça ne marchera jamais.»

Comment les avez-vous convaincus?
Ils m'ont dit qu'ils me réinviteraient la semaine suivante. Ça marche comme ça depuis quarante ans: je n'ai jamais eu de contrat fixe, j'attends chaque semaine qu'ils m'appellent. Ce qui me fait penser que, cette semaine, je n'ai pas encore eu de nouvelles d'eux!

Le monde coloré de Kevin Kallaugher (qui, en général, se surnomme lui-même KAL). «Les caricatures sont toujours à la limite de l'indicible», dit-il. Rien d'étonnant à ce qu'il reçoive à tout bout de champ des courriels furieux. «Il y a toujours quelqu'un qui se sent attaqué.»

Parlons des visages.
Dessiner des visages est un mystère. C'est incroyablement fascinant. Avec mes caricatures, j'essaie de pénétrer le vrai visage d'une personne, d'atteindre ce quelque chose qui fait son visage. Cela exige un travail difficile, même si ça paraît simple.

En vrai, le président américain Donald Trump ressemble presque à sa caricature. Est-ce que cela simplifie votre travail?
Je l'ai déjà dessiné mille fois. Ce serait aisé de le caricaturer vite fait. Mais, à chaque fois que j'étudie son visage, j'apprends quelque chose de nouveau. De petits détails peuvent produire tellement d'effet. C'est pourquoi j'essaie toujours d'exprimer quelque chose de fondamental à son sujet. Sur son anencéphalie, sur son inexorable idiotie, sur son narcissisme. Je veux découvrir dans son visage ces détails qui véhiculent une part de vérité sur Donald Trump.

Quelle est la coupe de cheveux de politicien que vous préférez dessiner?
Celle de Ronald Reagan a toujours été la plus intéressante. Ses cheveux étaient particuliers, tout le monde les reconnaissait.

Avez-vous un tabou, quelque chose que vous ne dessinerez jamais?
Les caricatures sont toujours à l'avant-garde de la libre expression d'une opinion. Elles sont toujours à la limite de l'indicible. Jusqu'où peut-on aller? Je crois que cela dépend toujours de la tonalité. La religion est problématique, il y a tellement de susceptibilités de toutes parts. Je ne critique pas la religion en soi mais uniquement lorsqu'elle se mêle de politique. J'essaie également de ne pas impliquer les membres de la famille des politiciens. Après tout, ils n'y peuvent rien si papa est devenu président des Etats-Unis. Mais bien des humoristes s'en fichent.

Avez-vous déjà été menacé?
Pas autant que nombre de mes collègues. Il va de soi que je reçois pas mal de courriels irrités. Il y a toujours quelqu'un de très énervé. Ça fait partie du jeu. Je suis conscient que je ne peux pas plaire à tout le monde. Mais il suffit d'un idiot en colère avec une arme pour te ruiner la vie. Du coup, je fais attention.

Kevin Kallaugher dans son fauteuil préféré, chez lui à Baltimore. Ses œuvres, dessins et figurines, peuplent toute la maison.

«Dessiner des visages est un mystère. C'est incroyablement fascinant.» Kevin Kallaugher

Qu'avez-vous ressenti lors de l'attentat contre le journal français «Charlie Hebdo»?
Je redoute que les gens aient oublié «Charlie Hebdo». De même que les enseignements que nous en avons tirés ensuite dans le débat sur la libre expression de l'opinion. On dirait que la démocratie libérale recule. Et quand la libre expression de l'opinion est restreinte, la satire est toujours une des premières victimes. Mais on ne peut pas simplement effacer quelque chose qui est aussi profondément ancré au fond de nous, le fait que nous aimons rire des puissants. C'est pourquoi je reste optimiste.

Est-ce qu'en ce moment vous vivez une des phases les plus passionnantes de votre carrière?
Clairement. J'ai toujours pensé que les années 1960 étaient une époque excitante. Mais ce n'était rien à côté de ce qui se passe aujourd'hui. Nous sommes au beau milieu d'une bataille fondamentale pour notre avenir et celui d'une société civilisée. Or je suis prêt à me battre chaque jour pour notre avenir.

Donc vous n'allez pas arrêter de sitôt?
Mon Dieu, sûrement pas! Je vais continuer aussi longtemps que je pourrai tenir un crayon entre les doigts. Jusqu'à 100 ans, s'il le faut. J'arrive à peine au sommet de ma forme.

75 mots-clés à propos de Frank A. Meyer

En janvier 2019, Frank A. Meyer fêtera son 75e anniversaire. L'auteur et chroniqueur Ringier Karl Lüönd évoque l'influence qu'il a eue, les jalousies qu'il a suscitées et l'ascendant du plus connu des journalistes de la maison.

Par Karl Lüönd

1 Estime de soi
«Je ne connais pas encore le nouvel ambassadeur de Suisse à Berlin. Je me réjouis qu'il se présente un jour à moi», dit Frank A. Meyer (Schweizer Illustrierte du 22 septembre 2018). Tout est dit.

2 Origines
Le père était horloger, le fils est devenu typographe.

3 Empreinte
Au début était le travail manuel. Pas mal!

4 Culture professionnelle
Les typographes ont toujours été les «académiciens du prolétariat», souvent des autodidactes.

5 Autodidacte
Il apprend tout seul ce qui lui semble important. FAM a toujours été un lecteur avide et infatigable.

6 Bienne
La cité horlogère, à la frontière des langues, est un peu crade mais conviviale et pleine d'histoires. Il suffit de les raconter.

7 Débuts
De 1968 à 1980, FAM est associé avec Mario Cortesi dans le bureau de presse du même nom. Il travaille pour la National Zeitung bâloise puis, dès 1972, comme correspondant parlementaire de la Schweizer Illustrierte.

8 Singularisé
Les sujets qu'il choisit, son style et son phrasé sont tout de suite remarqués à Berne. Un journaliste parlementaire blanchi sous le harnais avertit FAM: «Si vous continuez comme ça, dans un an vous êtes dehors.»

9 Home stories
Mais, vaillamment, le rêche Pierre Graber montre sa maison de vacances dans la Schweizer Illustrierte et Nello Celio mijote un risotto. Les politiciens sont présentés comme des gens normaux.

10 Lèse-majesté
Lorsqu'une photo de couverture paraît avec Kurt Furgler dans le collimateur, le patron du groupe, Heinrich Oswald, doit faire le voyage de Berne et présenter ses excuses.

Frank A. Meyer (à dr.) avec Mario Cortesi. De 1968 à 1980, FAM était partenaire du Bureau Cortesi.

11 Entrepreneur
En 1978, l'équipe de Mario Cortesi fonde le journal bilingue Biel/Bienne, qui existe encore de nos jours. FAM – c'est une occasion rare pour un journaliste – est propulsé dans le rôle d'un entrepreneur.

12 Politique locale
Cortesi, Meyer, Hadorn et les autres fondent également un parti, les Freie Bieler Bürger (Citoyens libres biennois). FAM siège à la Commission des jardins d'enfants: un bon entraînement pour le Palais fédéral!

13 Le Ringier politique
Encouragé par Oswald, Frank A. Meyer constate que grâce à ses puissants tirages, la fabrique de magazines de Zofingue, naguère apolitique, peut se muer en machine politique au Palais fédéral.

14 Fusion
La Schweizer Illustrierte et Sie & Er fusionnent et recherchent de nouveaux formats. Le rédacteur en chef, Fibo Deutsch, envoie des reporters tout autour du monde. A Berne, FAM explore le Palais fédéral. Le magazine gagne en respect et en importance.

Fotos: Antje Berghäuser, Siegfried Kuhn/Schweizer Illustrierte, RDB

Frank A. Meyer chez lui à Berlin. Le portrait derrière lui est signé par l'artiste Tania Jacobi.

Frank A. Meyer en 1984 avec l'éditeur Hans Ringier (à g.).

15 Ambassadeur
Simultanément, le journaliste devient l'ambassadeur de Ringier dans la Berne fédérale.

16 Lobby
Et il exerce son lobbying avec succès, notamment contre les émetteurs TV par satellite étrangers.

17 Ami et ennemi
On dit, parfois, que FAM est capable par ses écrits de faire et défaire les politiciens.

18 Exemples
Pour Ogi, Cotti et Ritschard, ça a eu l'air de fonctionner. D'autres, comme Otto Stich, ne sont pas impressionnés.

19 Dîners
La plupart des élus du peuple, de toutes tendances politiques, ont honoré les invitations de FAM.

20 Motifs
On ne sait toujours pas si ce fut par curiosité, plaisir, calcul ou trouille.

21 Relations I
Comme à son habitude, FAM rassemblait des gens passionnants. Il passe bientôt pour un maître ès relations humaines.

Relation étroite: en conversation en 1987 avec le conseiller fédéral Flavio Cotti (à dr.).

22 Curiosité
Pour ce faire, il a été aidé par la vertu cardinale du journaliste: la curiosité.

23 Influence I
L'influence de FAM sur les ressources humaines et les activités au sein du Palais fédéral n'a jamais été mesurée.

24 Influence II
Mais elle devait être élevée. Ne serait-ce que parce que tout le monde y croyait.

25 Avertissement
«Prends bien note, mouton/ que de toute façon/ le photographe/ n'est jamais sur l'image.» (Erich Kästner)

26 Contradiction
FAM, ça lui a toujours été égal d'être sur la photo ou non.

27 Style de vie
Que voit-on dans la sage Berne fédérale des années 70? Un jeune homme aux cheveux longs, toujours bien habillé. De belles bagnoles, des fêtes légendaires sur les rives du lac de Bienne...

Choix bigarré. Le dressing-room de Frank A. Meyer à Berlin. ▸

«J'ai toujours voulu exercer de l'influence.» Frank A. Meyer chez lui en 1985.

28 Jaloux I
... et l'ambassadeur FAM, conformément à son statut, réside au Bellevue Palace. Ses collègues grognent. FAM comprend que la compassion est gratuite, tandis que la jalousie se mérite.

29 Michael
En 1985, à l'âge de 36 ans, Michael Ringier devient président de la direction. FAM est son ami, il devient son conseiller.

30 Billet gagnant
Ils s'accordent bien: le penseur et stratège silencieux, le combattant tonitruant et parfois impitoyable.

31 Conseiller
Pour diriger un groupe de presse, en plus des multiples spécialistes, il faut aussi un généraliste.

«Je suis tout simplement présent.» Frank A. Meyer en 1983 devant la maison de la presse Ringier à Zurich.

32 Définition
Le généraliste est un type qui n'a pas besoin de savoir grand-chose du sujet, tant qu'il pose les bonnes questions.

33 Cahier des charges
Sentir l'esprit du temps, percevoir les tendances, associer les thèmes, mettre en garde contre les pièges. Et, très important:

34 La ramener
«Je suis simplement là», répète FAM. Selon lui, son job est de la ramener.

35 Popularité
C'est pourquoi il n'est pas aimé de tout le monde. Mais, sérieusement, la popularité peut-elle être un but?

36 Flops
Le magazine Die Woche s'est cassé la figure mais L'Hebdo a survécu jusqu'en 2017. Ringier n'a pas eu de chance non plus avec les quotidiens politiques. FAM dirigeait, travaillait et souffrait aussi.

37 Laboratoire d'essais
Ringier le sait par expérience: dans l'univers des médias, le marché est un laboratoire de recherches. On y expérimente à l'échelle 1:1.

38 Mémento
Cela coûte toujours un patrimoine, surtout quand ça se passe mal!

39 Dispositif expérimental
A la différence des autres industries, chaque flop est notoire. Et la concurrence se charge d'assurer les relations publiques.

40 Turbulences
Elles font partie du métier.

41 Culture de l'erreur
Elle existait déjà chez Ringier avant que la notion ne soit inventée. Donc même ceux qui se plantaient pouvaient survivre.

42 Jaloux II
Les jaloux en restaient à chaque fois bouche bée. Il n'y a pas eu de bain de sang, du moins pas au niveau supérieur.

43 Jaloux III
Ils pouvaient écrire ou diffuser ce qu'ils voulaient, FAM restait en place.

44 Influence III
Avant tout par sa politique du personnel, il a fait du Blick un journal de la gauche libérale.

45 Trial and error
Parfois il faisait juste, parfois il faisait faux. Mais il avait toujours une raison.

46 Plaintes murmurées
Dans les couloirs, on murmurait qu'il dictait l'orientation et téléguidait les rédacteurs en chef. Possible, mais:

47 Objection
«S'il est trop fort, c'est que tu es trop faible!» (Traduction libre de Fisherman's Friend)

48 Principe I
Dans ce métier, seul celui qui alimente peut paraître aussi sûr de soi et tranché.

49 Preuve hebdomadaire
Chroniqueur du SonntagsBlick, FAM montre chaque semaine depuis des années de quoi il est capable en termes de journalisme.

50 Aspérités
Qu'on parle d'islam ou d'UDC, pas besoin d'être d'accord avec lui. Mais c'est quelqu'un avec qui il est impossible de s'ennuyer.

51 Principe II
Mais il faut que ça marche. La formation et l'information sont vitales. On ne pardonne aucune faute à un type qui, à l'instar de FAM, regarde au loin.

52 Affaire Borer I
Qu'avait-il vraiment à voir dans la pire avarie survenue dans l'histoire récente de Ringier? A vrai dire, seuls ses ennemis ont écrit à ce propos. Lui, il s'est tu.

53 Affaire Borer II
On ne va pas creuser!

54 Ecole de journalisme I
Brefs souvenirs de l'Ecole de journalisme Ringier. J'ai demandé aux étudiants de visionner le soir l'émission Vis-à-vis de FAM avec Otto de Habsbourg et de la jauger. Tous se sont réjouis à l'idée de tailler en pièces le journaliste vedette de la maison.

55 Ecole de journalisme II
Le lendemain matin, le silence régnait. Ils étaient tous impressionnés. Tirant parti de ses profondes connaissances, FAM avait posé les bonnes questions et réagi dans l'esprit du temps aux réponses, réussissant ainsi à soutirer une brillante interview au vieux monsieur connu pour être pénible.

Fotos: Siegfried Kuhn/Schweizer Illustrierte, Hervé Le Cunff/Schweizer Illustrierte, Philippe Rossier, Antje Berghäuser, Keystone

56 Commentaire
«Mais ne glorifions pas que le sage dont le nom resplendit dans le livre! Car du sage il faut d'abord extirper la sagesse. C'est pourquoi il faut remercier le douanier: il l'a exigée de lui.»
(Bertolt Brecht: La légende de la genèse du Tao te king écrit par Lao Tseu sur le chemin de l'exil.)

57 Conclusion
Pas besoin d'aimer FAM pour reconnaître ses exceptionnels hauts faits journalistiques.

58 Prix de journalisme
Après son 70e anniversaire, les Zurichois se sont réveillés in extremis et lui ont remis le Prix de journalisme «pour l'oeuvre d'une vie» ...

Le Prix des journalistes zurichois pour sa carrière.

59 Espoir secret
... peut-être dans le secret espoir qu'il s'arrête enfin (méthode éprouvée de la castration par le couronnement).

60 Espoir déçu
Merci beaucoup, mais FAM a continué.

61 Expansion
En 1989, Ringier est parti à la conquête de l'Est.

62 Berlin
Peu à peu, FAM a également transféré ses centres d'intérêt en Europe, dans le bouillonnant Berlin.

FAM (à g.) en 2006 avec Michael Ringier et l'ancien chancelier allemand Gerhard Schröder (à dr.).

Grand honneur: en 2018, Frank A. Meyer se voit décerner la croix fédérale du Mérite allemand.

63 Relations II
Comme à l'époque à Berne, il se construit un excellent réseau de relations: Schröder, Steinmeier et les autres figurent parmi ses amis.

64 Décoration
Le 17 septembre 2018, ils lui ont remis l'Ordre du mérite de la République fédérale d'Allemagne sur ruban.

65 Motivation
«Il apporte une importante contribution à une meilleure compréhension des problèmes et des défis des pays voisins, de même que dans le contexte européen global.» (Motivation officielle du gouvernement fédéral)

66 Changement
«Je ne suis pas le même qu'à l'époque bernoise. Maintenant, il en va de mon rôle à Berlin.»

67 Horizon
«Le déménagement à Berlin a élargi son horizon. C'est comme un footballeur suisse qui passe à la Bundesliga.»
Schweizer Illustrierte, 22 septembre 2018

68 Vis-à-vis
Frank A. Meyer a animé pendant trente-six ans l'émission Vis-à-vis de 3sat, produite par la télévision suisse.

69 Interrogatoire gentil...
«Il a réussi à faire parler son interlocuteur [Josef Ackermann, Deutsche Bank], ce qui caractérise le bon intervieweur.»

70... et le résultat
«Grâce à une attitude particulièrement amicale, nous en avons sans doute appris davantage que si le banquier avait été «entendu» sur le mode agressif.» Marcus Knill, coach de rhétorique, avril 2006

Nouvelle patrie: Frank A. Meyer vit à Berlin depuis bientôt quinze ans.

71 Cicero
En 2004, il a été à Berlin le cofondateur du magazine de culture politique Cicero. Il y est aussi chroniqueur.

72 Fonctions bénévoles
Depuis 1997, Frank A. Meyer préside la Fondation Hans Ringier, à laquelle appartient l'Ecole de journalisme Ringier. A son initiative, la fondation décerne depuis 2006 le Prix européen de culture politique.

73 Impact
«J'ai toujours voulu avoir de l'impact», dit-il de lui-même.

Un de ses 300 invités dans «Vis-à-vis»: Friedrich Dürrenmatt (à g.).

74 Confirmation
On a fortement l'impression que ça lui a réussi.

75 Additif
Cordiales salutations pour ton 75e anniversaire!

Les photos Ringier du trimestre

Les meilleures photos et leur histoire: des personnages invisibles, un dragon qui dévore des pays entiers, des chimpanzés sans défense et de fascinants habitants de la forêt.

ILLUSTRÉ
JEAN REVILLARD — Photographe
JULIE BODY — Rédaction photo

Avec ses 140 mètres de haut, il surclasse de 50 mètres la statue de la Liberté. Et il est un des sites les plus photographiés de Suisse: le jet d'eau de Genève. La tâche du photographe Jean Revillard est d'autant plus difficile: les responsables du magazine **L'Illustré** voulaient un visuel encore jamais réalisé de ce «monument» de Suisse romande. La technique à utiliser fut vite trouvée: un drone. Julie Body, directrice artistique: «Il n'empêche qu'il y a eu un énorme travail, car le jet d'eau n'avait encore jamais été photographié ainsi. Chaque geste était nouveau.» Et en plus, il y eut d'innombrables obstacles administratifs. «Les communes ont des prescriptions de sécurité qui doivent être respectées.» Mais finalement, Jean Revillard a réussi son coup: sa photo au-dessus du jet d'eau montre exactement ce qu'on lui avait demandé, une perspective entièrement nouvelle, sensationnelle.

SCHWEIZER ILLUSTRIERTE
HERVÉ LE CUNFF — Photographe
NICOLE SPIESS — Rédaction photo

L'histoire du bébé chimpanzé Yamari a déjà fait fondre deux fois les lecteurs de la **Schweizer Illustrierten**. Quand Yamari voit le jour en juillet, sa mère se contente de l'expulser de son corps. Yamari tombe de l'arbre. Mais la petite guenon a de la chance: Chicca est assise sur une branche en dessous, elle rattrape le bébé et l'adopte. Hélas, Chicca n'a pas assez de lait et Yamari ne cesse de s'affaiblir. Alors, au Walter Zoo de Gossau (SG), on se résout à la placer sous chaperonnage humain. Des semaines durant, le petit chimpanzé est cocolé 24 heures sur 24 et reprend enfin du poids. Travailler avec des animaux est aussi passionnant que compliqué, assure le photographe Hervé Le Cunff: «Les animaux ne se conforment pas aux indications. Il faut donc beaucoup de patience et de temps.» Désormais, le petit chimpanzé vit de nouveau parmi ses congénères. Sa mère n'en veut toujours rien savoir, mais Chicca en prend le plus grand soin.» «Yamari n'a pas seulement fait fondre les lecteurs, mais moi de même», avoue Le Cunff. Qui se réjouit déjà de réaliser le prochain reportage avec la petite.

BEOBACHTER
ANDREA KLEIBER & ANNE SEEGER — Illustration

Les Chinois font leurs emplettes en Suisse. Les technologies et le savoir-faire occidentaux sont censés accroître le bien-être dans le Céleste Empire. Le **Beobachter** a fait de ce sujet sa couverture. Le titre sur fond rouge et en idéogrammes chinois: «Nous arrivons.» L'infographiste Anne Seeger: «Avec ma collègue Andrea Klaiber, nous voulions une illustration qui amplifie l'aspect de la cover et résume d'un coup le sujet.» L'idée du dragon chinois qui s'entortille autour de la croix suisse a vite vu le jour. Anne Seeger: «Les dragons chinois ne sont pas notre spécialité. Nous avons dû faire des recherches approfondies et nous approprier le style sur la base d'images et de photos.» Les deux femmes ont peint l'esquisse à la main, puis elles l'ont travaillée à l'aide d'Adobe Illustrator. Deux jours durant! «Chaque trait, chaque écaille, chaque nuance de couleur ont été dûment réfléchis.»

SCHWEIZER ILLUSTRIERTE
ROLF NEESER — Photographe
NICOLE SPIESS — Rédaction photo

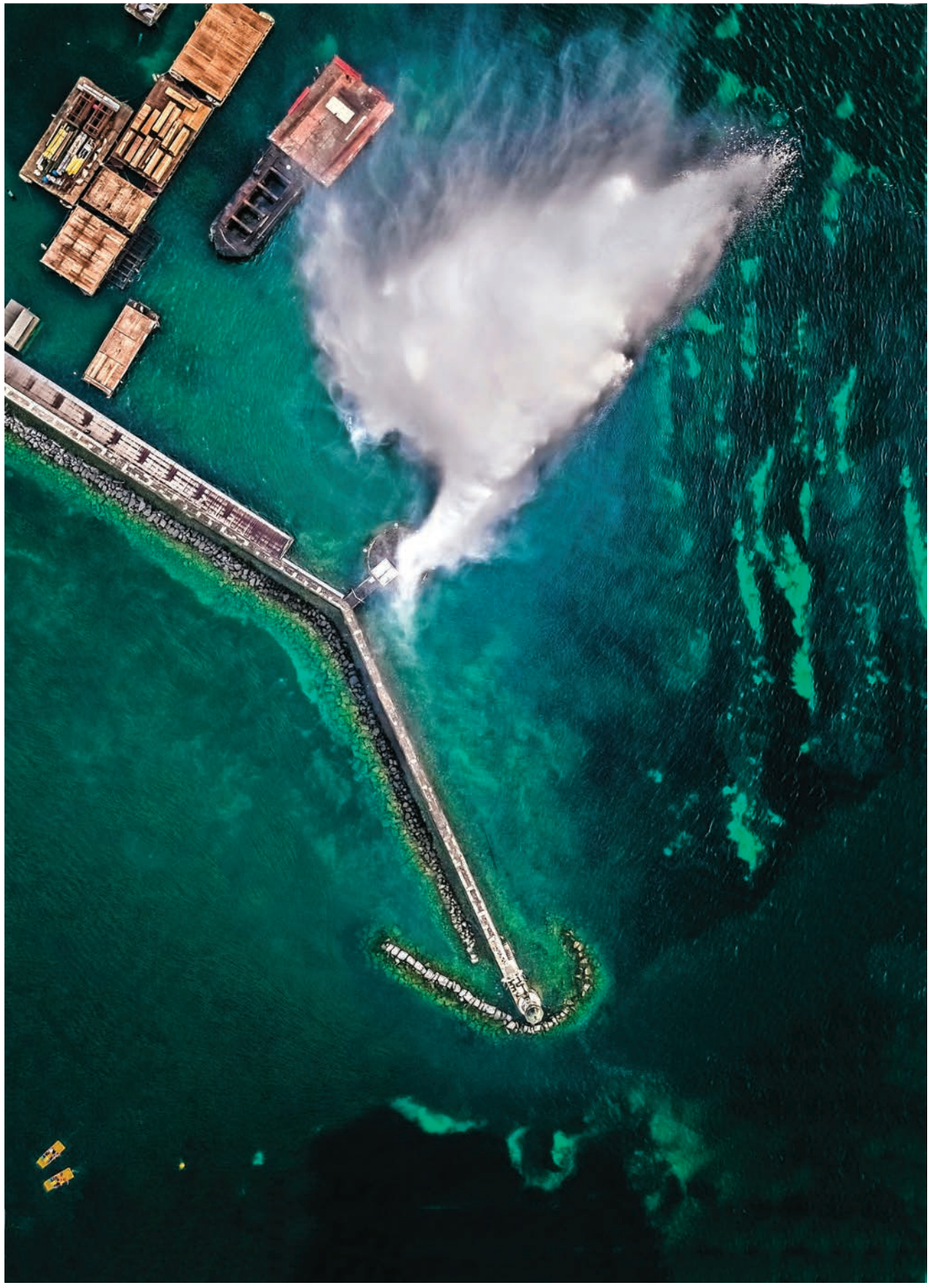
Tzvetana Messerli compte 74 printemps. Mais lorsque cette native de Bulgarie enfile son collant à résille et se glisse dans son tutu immaculé, elle se mue en jeune ballerine. En cette divine danseuse qu'elle n'a jamais pu être dans sa jeunesse. Rolf Neeser a photographié Tzvetana pendant plusieurs mois en plusieurs lieux de Suisse. Y compris à l'Opéra de Zurich. «Cette femme m'a étrangement intéressé et touché.» Cela dit, la collaboration n'a pas été simple, car Tzvetana n'a jamais le temps de discuter. Et ne veut pas poser non plus. Elle se produit plusieurs fois par semaine, la musique sort d'un lecteur de CD qui l'accompagne partout. En divers endroits, Tzvetana Messerli a même son petit groupe de fans. D'autres ricanent quand elle se hisse sur les pointes. Pourquoi fait-elle cela? «Quand je danse, je me sens libre», s'exclame Tzvetana Messerli. Et continue, imperturbable, de danser.

LANDLIEBE
PETER VÁCLAVEK — Photographe
DENISE ZURKIRCH — Rédaction photo

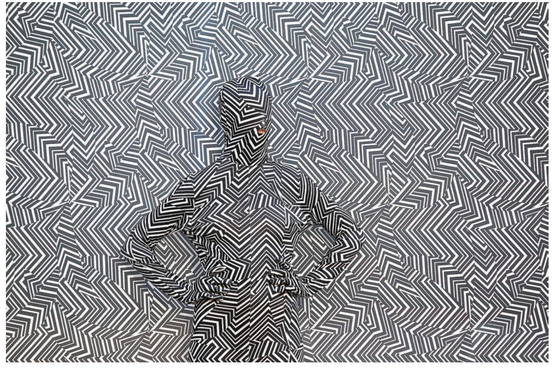
Allez savoir ce que cette figurine a vu dans la forêt pour avoir l'air tellement effrayée! Ou est-ce que par hasard elle se réjouit de l'énorme champignon qu'elle a trouvé? Petr Václavek connaît la réponse. C'est lui qui a créé ce dubánci, ainsi que l'on nomme ces personnages en République tchèque. Václavek montre au magazine suisse **LandLiebe** les magnifiques personnages et univers qu'il sait créer avec ce qu'il trouve dans la forêt. C'est un travail d'une extrême minutie pour fabriquer des accessoires pour ses personnages: vélos, tentes, aile delta. Son imagination ne connaît pas de limites. Le plus grand défi, pour lui, c'est son appareil photo. Car il est photographe professionnel. Parfois il reste couché des heures sur le ventre dans l'humus jusqu'à ce que ses figurines posent comme il l'envisage. Et ce n'est qu'à ce moment qu'il déclenche. Le travail de Václavek est tellement apprécié que ses créations se déclinent sur des calendriers, cartes postales, pin's, tasses et même sous forme de puzzles.

LIBERTATEA
VLAD CHIREA — Photographe
VLAD CHIREA — Rédaction photo

Une des installations du Festival de Bucarest est une paroi-caméléon. Quand on regarde distraitement, on ne voit que la paroi. Et on manque l'essentiel: dans son costume collant, l'artiste arbore le même motif que la paroi derrière elle. Le photographe Vlad Chirea de **Libertatea**: «Ce mur fut une des attractions majeures du festival, même si, dans un premier temps, les gens ont admiré les acrobates, poupées géantes et shows lasers.» Il était fascinant d'observer le nombre de personnes qui n'ont pas vu la femme dans son costume noir et blanc, dit-il. Il est convaincu que, pour l'artiste, il y a là bien plus qu'un simple effet d'optique. «La difficulté de voir ici un être humain peut être une métaphore du manque d'empathie et de communication dont souffrent les humains de notre temps, à l'heure d'internet et des technologies numériques.»



Dans cette rubrique, DOMO présente régulièrement les meilleures photos du trimestre



Peter Bardy, rédacteur en chef d'Aktuality.sk: «Il me faut des réponses qui fassent la lumière sur toutes les personnes impliquées dans le meurtre.»

Fotos: Keystone

«Nous nous sommes endurcis»

Leur mort le hante: neuf mois après l'assassinat de Jan Kuciak et de sa fiancée, Peter Bardy, rédacteur en chef d'Aktuality.sk publie un livre à leur mémoire. «C'est le signe qu'ils nous manquent.»

Par Vinzenz Greiner

Peter Bardy, quelle fut votre réaction lorsque vous avez appris que la police avait arrêté les suspects de l'affaire Kuciak (voir DOMO de juillet)?
Jusqu'à ce jour-là, je m'étais rongé en me demandant qui avait tué Jan et sa fiancée Martina Kušnirova. Dans un premier temps, je me suis senti heureux. Puis, quand j'ai vu les noms et les visages, j'ai été terriblement furieux. J'ai ressenti une incroyable colère contre eux. Maintenant, ça se mélange: d'un côté, je suis très content que la police ait pu identifier les probables hommes de main et leurs commanditaires. De l'autre, mon espoir initial s'est mué en colère contre ces gens. Ce n'est pas un sentiment agréable.

Comment ce double meurtre s'est-il répercuté sur l'organisation de votre rédaction?
Jan était, c'est sûr, le meilleur journaliste analyste de données de toute la Slovaquie. Aujourd'hui, nul ne lui arrive à la cheville. Mais en tant que site de news, il nous a bien fallu continuer. Notre mission, c'est le journalisme d'investigation. Nous avons donc engagé de nouvelles personnes pour pouvoir continuer d'avancer. Avant, nous étions 27, aujourd'hui nous sommes 32. Certains travaillent dans l'investigation et poursuivent ainsi le travail de Jan. Nous comptons moins de journalistes que la concurrence mais nous travaillons efficacement.

Jan Kuciak et sa fiancée Martina Kušnirova ont été assassinés le 21 février 2018. Kuciak travaillait depuis 2015 au sein de l'équipe d'investigation d'Aktuality.sk.

Le meurtre n'a pas seulement influé sur l'organisation de votre travail mais sûrement aussi sur vos collaborateurs
Oui, c'est sûr que nous avons changé. Nos collaborateurs se sont mis à considérer l'équipe comme une famille, une communauté, pas seulement comme un groupe de collègues qui travaillent dans le même bureau. Et nous ne sommes certes plus aussi bienveillants que naguère envers les gens sur qui nous écrivons. Notamment envers ceux qui se situent du côté des méchants qui s'en sont pris à notre site d'informations et à l'ensemble de la société slovaque. Nos restons loyaux mais notre attitude est devenue définitivement plus dure.

Comment se traduit ce durcissement que vous évoquez?
Nous nous en tenons à notre langage et à notre attitude, y compris dans le contact direct avec les gens sur lesquels nous écrivons. Nous ne reculons plus d'un pas, ils ne peuvent plus nous intimider. Mais c'est vrai que si je disais que nous n'avons pas peur, je mentirais. Nous tentons d'éliminer les risques autant que faire se peut.

Comment vous y prenez-vous?
Nous observons et contrôlons nos propres activités de plus près. Lorsque nous sommes sur un sujet délicat, nous vérifions qui l'affaire concerne et si cette personne peut devenir dangereuse pour notre ▸

journaliste. En plus, quand nos journalistes font des interviews avec des informateurs ou se rendent sur une scène de crime, ils n'y vont plus forcément seuls. Ils doivent sans cesse m'informer pour que je sache où ils se trouvent et s'ils vont bien.

Ces mesures comprennent-elles une protection policière?
IJe ne suis pas en droit de vous dire si quelqu'un est ou non sous protection de la police.

Pour vous, qu'est-ce que ces meurtres ont changé, du point de vue professionnel autant que privé?
Le seuil à partir duquel je ressens quelque chose comme un problème s'est déplacé. Pour moi, les banalités ne sont plus un problème, comme quand tout à coup nos serveurs sont plantés ou que quelque chose doit être urgemment réglé au bureau et que l'on a besoin de mon avis. Ces choses-là, ma foi, sont devenues tellement banales qu'elles n'ont plus la même signification que naguère.

Est-ce qu'à un moment donné vous avez eu envie de partir?
Oui, il y a eu un moment où j'ai voulu quitter la rédaction. Puis je me suis demandé à quoi je servirais… Comment, dès lors, je pourrais aider mon équipe et la société slovaque? J'ai compris à quel point mon travail et celui de l'équipe étaient importants. Alors je suis resté.

Il s'est aussi produit des événements autour de vous. Ringier Axel Springer a vendu tous ses produits print en Slovaquie. Et vous avez lancé un «paywall» facultatif. Comment vous êtes-vous débrouillé face à toutes ces turbulences?
Ce furent des pressions psychologiques supplémentaires. Les gens nous demandaient ce qui allait se passer: «Est-ce qu'on vous vendra aussi ou est-ce qu'on vous conservera?» Même dans la rue des gens nous abordaient pour nous demander si nous n'avions pas peur. On prêtait de plus en plus attention à nous.

Pensez-vous que cette attention après les meurtres se muera en soutien général à Aktuality.sk? Et aussi d'un point de vue financier, par rapport au «paywall»?
Absolument. Les gens s''dentifient à nous dans le contexte Jan Kuciak. Ils voient qu'avec Jan nous avons atteint beaucoup, qu'en peu de temps nous avons créé une tradition de scoops fondés sur l'investigation. Et ils voient que nous avons encore beaucoup à faire. Certains nous ont envoyé de l'argent, d'autres nous ont fourni des tuyaux pour de nouvelles enquêtes. Nous recevons un nombre incroyable de conseils pour des articles. Les gens voient bien que nous travaillons pour eux, pas pour nous. Nous sommes aussi très satisfaits du fonctionnement du paywall.

Après les meurtres, vous aviez dit dans une interview que vous vous demandiez sans cesse si vous en aviez fait assez pour protéger votre équipe. Cette question vous poursuit-elle toujours?
Oui. Chaque fois que je tombe sur une photo de Jan ou que je parle de lui, je me repose cette question. Ça me démolit et me rend incroyablement triste. C'est pourquoi, lorsque je suis en public, j'essaie de ne pas parler de Jan. Je dois me préoccuper des autres, de sa famille et de celle de Martina. Je dois faire en sorte que quelque chose de semblable ne se reproduise plus.

A l'avenir, qu'espérez-vous atteindre avec votre équipe?
Pour moi, le plus important est de comprendre comment nous pouvons être encore meilleurs. Comment pouvons-nous être vraiment importants et utiles à notre société? Nous ne devons pas faire du journalisme juste pour publier des articles intéressants ou rigolos ou pour devenir le site qui publie le plus de scoops. Nous entendons aider notre société et tout le pays à devenir meilleurs, à travers nos articles et nos enquêtes. Notre travail doit être utile aux gens.

Vague d'indignation. Après le meurtre de Kuciak, des centaines de milliers de Slovaques sont descendus dans la rue pour manifester contre la corruption et les abus.

Foto: AFP

NAprès l'attentat, vos concurrents vous ont soutenus. Vous avez collaboré. Qu'en est-il aujourd'hui?
Nous ne collaborons plus aussi étroitement que tout de suite après l'attentat. Mais nous le faisons quand même encore parfois.

Vous parliez tout à l'heure du soutien qu'Aktuality.sk reçoit du public. Les meurtres ont-ils aussi eu une influence sur vos concurrents?
Je crois que les journalistes jouissent d'un soutien accru au sein d'une plus grande partie de la population. Les gens se sont mis à nouer des liens plus resserrés avec les médias: d'autres que nous se sont mis à investir dans le journalisme d'investigation. C'est une bonne nouvelle. Les chiffres des abonnements d'autres sites et de journaux imprimés ont aussi grimpé.

> **«Le seuil à partir duquel je ressens quelque chose comme un problème s'est déplacé.»**
> **Peter Bardy**

Désormais, Aktuality.sk découvre à son tour le print. Vous avez écrit un livre sur Jan Kuciak. D'où vous est venue l'idée?
Nous croyons que tout le monde devrait avoir la possibilité de connaître la vie de Jan. De savoir qui était ce jeune homme qui a été assassiné. Le livre s'articule autour de son héritage. Il est le signal qu'il nous manque. Et c'est notre façon de remercier Jan, sa famille et celle de Martina. C'est aussi pourquoi c'est un ouvrage collectif, oeuvre de huit personnes dans notre équipe.

De quoi parle-t-il?
Il évoque toute la vie des deux jeunes assassinés, Jan Kuciak et Martina Kušnirova. Chaque auteur s'est saisi d'un thème, l'un de la vie privée de Jan, l'autre de ses études, etc. Il y a des chapitres sur la vie de Martina ou sur leur vie commune.

Pourquoi avez-vous convié des journalistes étrangers à participer à ce livre, Tim Röhn, de «Die Welt», Marcin Wyrwal, d'«Onet» et moi, du Groupe Blick?
Pour nous, vous n'êtes plus des étrangers. Depuis que vous avez travaillé avec nous dans la newsroom internationale, vous faites partie d'Aktuality.sk.

Quand le livre paraîtra-t-il?
Le titre de cet ouvrage de 350 pages est Umlcani («Réduit au silence») et il paraîtra en décembre en slovaque. S'il se manifeste de l'intérêt, il sera traduit en allemand et en anglais.

Après l'assassinat de Jan Kuciak, vous disiez que la Slovaquie était un village Potemkine: beaucoup de corruption derrière les façades. Mais trois suspects sont aujourd'hui accusés. Beaucoup de ces façades sont-elles encore debout neuf mois après les faits?
Beaucoup, oui. On ne peut pas mettre de l'ordre aussi aisément. Le fait est que le gouvernement slovaque tente de montrer à l'étranger que sa politique extérieure est orientée sur l'Europe, qu'il combat la corruption, que l'économie est en croissance et que le chômage diminue. Mais ce ne sont que de grandes déclarations. Si vous y regardez de plus près, vous verrez que les statistiques ne reflètent pas vraiment la réalité slovaque. Je ne veux pas brosser un portrait catastrophiste. Mais la perception de la Slovaquie à l'étranger a toujours été très différente de la situation réelle dans le pays. Surtout avant le meurtre de Jan Kuciak.

A la suite de ce meurtre, des politiciens ont démissionné, à l'instar du premier ministre, Robert Fico, du ministre de l'Intérieur et de hauts fonctionnaires de la police!
C'est vrai. Pour Robert Fico, ce fut une défaite personnelle mais, au bout du compte, son retrait n'aura été que de la cosmétique, puisque le nouveau premier ministre est entièrement inféodé à Fico. Au sein de son parti Smer-SD, on entend toujours dire que le meurtre a été planifié pour faire tomber le gouvernement.

Les questions qui entourent ce meurtre auront-elles un jour des réponses?
Pour moi, cela importe peu d'entendre jour après jour un petit bout de vérité. Je peux attendre. Il me faut des réponses qui fassent la lumière sur toutes les personnes impliquées dans le meurtre et qui y avaient un intérêt. Il me faut des réponses qui reposent sur des preuves.

Le livre sur Jan Kuciak

Umlcani («Réduit au silence») est le titre de l'ouvrage de 350 pages que Peter Bardy a écrit avec des membres de son équipe. Il paraîtra à fin décembre, pour l'instant uniquement en slovaque.
Peter Bardy, 41 ans, a étudié le journalisme à l'Université Banská Bystrica et travaillé pour le journal de boulevard slovaque Nový Cas et pour LIVE Magazín. Au début de sa carrière journalistique, il s'est consacré à la criminalité et à la mafia avant de se concentrer sur la politique, notamment sur l'UE et ses Etats membres. Il est rédacteur en chef du site d'information Aktuality.sk depuis 2008. En 2017, il a remporté avec ses collègues le prix de l'Association slovaque des éditeurs pour la couverture du 25e anniversaire de la République slovaque.

La vague RA déferle, lentement

La réalité augmentée pénètre toujours plus de domaines de notre existence. Dans l'industrie des médias, elle n'est utilisée que çà et là. Or cette technologie pourrait jeter un pont entre les univers analogique et numérique.

Texte: Alejandro Velert

Il y a deux ans, le monde réel est devenu un terrain de jeu. Des millions de Terriens ont été victimes de la fièvre Pokémon Go, traquant tout autour de la planète des monstres virtuels qui leur étaient désignés sur leur appareil mobile, nichés dans un environnement immortalisé par la caméra. Pour la première fois, la réalité augmentée débarquait chez M. et Mme Tout-le-Monde.

Depuis, la vogue Pokémon s'est calmée. Mais la réalité augmentée, elle, est présente dans toujours plus de domaines de notre existence. Au niveau de la consommation, l'application Ikea, à l'aide de laquelle l'utilisateur peut disposer des objets et meubles virtuels dans son appartement, est considérée comme une application RA réussie. Les vitrines vides de Zara convainquent aussi: des modèles y présentent des vêtements que l'observateur peut contempler sur son smartphone. Ou alors le Magic Mirror, qui projette sur votre corps des pièces de vêtement et vous épargne ainsi la cabine d'essayage.

Reste qu'au quotidien la percée de la réalité augmentée, capable d'étendre le monde réel à l'aide d'informations générées par l'ordinateur, demeure inexistante. Or l'éventail des applications est (presque) illimité. De l'industrie au divertissement en passant par la médecine et la formation, dans tous les domaines on investit et expérimente à qui mieux mieux. Sur le fameux cycle du hype de Gartner, qui permet d'évaluer le degré de développement d'une technologie, la RA a dépassé le pic des attentes excessives et s'achemine vers le plateau de la productivité. A vrai dire, le chemin est encore long: il faudra compter cinq à dix ans avant que la RA n'y arrive.

L'industrie des médias se montre souvent réservée face à la RA. Or on pourrait imaginer que c'est précisément dans ce domaine que la RA pourrait créer des liens entres les univers analogique et numérique. Mais justement, sur cette question, les avis divergent. «2019 pourrait être l'année qui verra la RA s'imposer», pense Sebastian Pfotenhauer, Head of Video chez Ringier. Les terminaux devraient y jouer un rôle. «Les nouveaux smartphones sont en tant que tels adaptés à la RA, il ne faut plus d'applications.» C'est pourquoi Blick misera davantage sur la RA. «Les premières expériences se sont avérées très prometteuses.»

Application RA réussie: dans les points de vente Zara, des modèles virtuels présentent les vêtements, qui peuvent être achetés par un simple clic

«C'est le moment de mettre sur pied un modèle d'affaires.»

Michael Schnyder, agence de RA Xtend Interactive

Chez Coopzeitung, le journal le plus lu de Suisse, on se montre plutôt sceptique, à l'instar du rédacteur en chef, Silvan Grütter: «En ces temps de surstimulation, il faut veiller à ne pas donner accès à davantage d'infos mais à des infos notablement meilleures.» Or, sur ce point, les possibilités de la RA demeurent encore modestes, estime-t-il.

L'Entlebucher Anzeiger s'est montré très audacieux. Depuis plus d'une année, ce petit journal local travaille intensivement avec des contenus en RA. Le système de gestion du contenu est conçu de telle manière que les rédacteurs peuvent introduire eux-mêmes les contenus en RA dans le journal. Avec un succès stupéfiant: en moyenne, la moitié des lecteurs regardent les éléments de RA!

Mais gagne-t-on aussi de l'argent avec ça? Nathaly Tschanz, enseignante de digital business management et de réalités virtuelle et augmentée à la Haute école de Coire: «Il est possible d'enrichir son produit print, de générer un argument supplémentaire pour une stratégie de contenus payants. Mais je doute que par ce biais on accroisse notablement le chiffre d'affaires.» Sans compter que, pour des contenus de RA de haute qualité, il faut mobiliser des ressources et du personnel. «Et sur ce point, le management ne se montre en général guère disposé.»

Pour Michael Schnyder, de l'agence de réalité augmentée Xtend Interactive, l'ère de la réalité augmentée est plus que mûre: «La technologie nous permet aujourd'hui déjà un nouveau mode de communication. Et avec la 5G, le standard de téléphonie mobile qui débarque, les possibilités vont littéralement exploser.» Pour lui, il est donc d'autant plus important de travailler dès maintenant avec la RA. «C'est le moment de mettre sur pied un modèle d'affaires.».

Foto: zara

Spiele **täglich live** gegen den Rest der Schweiz. Nur wer alle Fragen richtig beantworten kann, **gewinnt bares Geld.** Die «Blick Live Quiz»-App für Mobilephones ist erhältlich im App Store und Google Play Store.

Mehr Infos unter **blick.ch/livequiz**

Blick Live Quiz

Exceptionnel!

Des prix en hommage aux collaborateurs de Ringier (Suisse): à la Xmas Party, les meilleurs projets ont été distingués pour la deuxième fois. Les équipes lauréates ont remporté une récompense dans six catégories. Et il y a eu un prix spécial.

RINGIER SCHWEIZ AWARDS

LES PROJETS VICTORIEUX 2018

THE CHANGEMAKER

Energy Suisse: transformation through Content

Energy a entièrement misé sur les contenus sociaux pour devenir en peu de temps un des éditeurs numériques à la plus forte diffusion de Suisse. La rédaction numérique du Groupe Energy réalise désormais quelque 60 millions de contacts mensuels sur les médias sociaux.

THE INNOVATOR

Admeira: pub TV interactive réussie

En août 2018, avec son client Volvo, Admeira a lancé la première campagne publicitaire TV interactive de Suisse. A l'aide de sa télécommande, le consommateur a pu interagir directement avec le spot de pub et s'inscrire pour une course d'essai.

THE MONEYMAKER

RASCH: la transformation du guide GaultMillau en site pour gourmets dans l'air du temps

Transformation réussie: un site/média social (GaultMillau Channel) a été développé et lancé avec succès. Le blogueur du GaultMillau à Zurich a déjà gagné un statut culte et, en dépit de prix costauds, les événements GaultMillau se vendent à toute allure.

THE STORYTELLER

Groupe Blick: avalanches printanières mortelles

En 2018, le printemps a été le théâtre d'avalanches comme on n'en a plus vu depuis des années. Le grand reportage de Blick s'est focalisé sur un phénomène qui reste d'actualité et, dans une partie service exhaustive, il a fourni les faits essentiels sur le thème des avalanches.

ACHIEVEMENT AWARD

Prix spécial à la rédaction de Blick et à son rédacteur en chef Christian Dorer pour sa qualité journalistique peu commune. Grâce à des primeurs, la mise au jour de scandales, des dossiers et de nouveaux formats, Blick est la marque média la plus forte de Suisse. Plus que jamais.

THE TEAMWORKER

Le Temps: Le Temps à San Francisco

Seize journalistes, vidéastes, photographes et graphistes se sont plongés dix jours durant dans la vie quotidienne de la Californie pour raconter toutes les innovations qui voient le jour dans cet Etat. Chaque jour, 16 pages ont été produites à partir de San Francisco.

THE COLLEAGUE

Ringier AG: équipe du restaurant du personnel Inside

L'équipe qui entoure Daniel Heyn au restaurant du personnel Inside veille à l'assouvissement culinaire des collaborateurs de la Dufourstrasse. L'équipe de l'Inside mitonne quotidiennement jusqu'à 230 repas, apprête des birchers tout frais et prépare de multiples produits pour l'apprécié buffet de salades.

AR Ringier

Restons cool!

Pour réaliser une interview avec l'aventurier de l'extrême, il faut déjà l'attraper. Et ce n'est pas si simple, car le bonhomme ne s'arrête jamais.

Texte: Alejandro Velert Photo: Sebastian Devenish

Un voyage au pôle Nord, combiné avec une série d'articles sur un aventurier. «Est-ce que le sujet t'intéresse?» me demande en 2006 mon chef de l'époque à la Schweizer Illustrierte. Et comment! Le protagoniste de l'histoire est un certain Mike Horn, et je ne le connais pas. Mais ça ne va pas durer et j'apprendrai qu'avec lui le travail suit ses règles propres.

Car Mike Horn est un aventurier de l'extrême. Et pas n'importe lequel. Ce résident de Château-d'Œx (VD), venu d'Afrique du Sud, est un maître. En 1997, il est le premier à descendre l'Amazone de sa source à son embouchure. Quand il a faim, il tue un singe ou un caïman. En 2000, il parcourt l'équateur en solo et, de 2004 à 2006, le cercle polaire arctique.

Et voilà maintenant que, avec avec le Norvégien Børge Ousland, il veut marcher de la Sibérie au pôle Nord pendant l'hiver arctique. Dans l'obscurité totale. L'entreprise passe pour irréalisable.

Je suis censé suivre le projet pour le journal, depuis Zurich. Dans un premier papier, nous avions promis aux lecteurs que, grâce aux moyens de communication les plus modernes, Mike nous enverrait des textes et des photos. Mais bon, ce n'est pas si simple que ça.

Deux semaines après le démarrage de l'expédition, un courriel arrive avec une photo complètement pixélisée. Et pour le reste, Mike n'a pas grand-chose à raconter. Ça se comprend. Avec Ousland, ils marchent quotidiennement dix heures et tirent une luge pesant 180 kilos. Et ils n'avancent pas car la glace – le pôle Nord n'est pas sur terre ferme – les fait sans cesse reculer. Et par -40°C sous la tente, écrire est assez inconfortable. Nous tombons d'accord que, la prochaine fois, ça se fera par téléphone.

Trois semaines plus tard, j'appelle. Et j'entends pour l'essentiel une tempête arctique déchaînée. Mike Horn doit pratiquement hurler. Il est en petite forme. Des gelures le menacent aux doigts et au nez. Bon, ils ont quand même parcouru 230 kilomètres, mais il en reste 720 à faire.

L'appel suivant est du genre à glacer le sang: Horn et Ousland sont poursuivis par des ours polaires. «Si nous ne sommes pas attentifs, l'un d'eux va nous attaquer.» S'arrêter en chemin n'est de toute façon pas possible, à cause du froid. C'est pourquoi, pendant la journée, ils se gavent de noix et de chocolat. Et le soir, sous la tente, la marmite sert aussi de WC. «Nous disposons un sac de plastique dans la marmite et faisons ainsi notre petite affaire.» Encore 300 kilomètres.

La conversation suivante n'a pas lieu. J'en apprendrai plus tard la raison de la bouche de Børge Ousland: «Mike a été très malade, il saignait par tous les orifices, y compris les oreilles et le cul.» Alors Ousland appelle un médecin norvégien qui recommande une évacuation immédiate. Lorsqu'il en réfère à Mike, ce dernier réplique: «Børge, we won't call this doctor anymore.»

Le 23 mars, ça y est! Horn et Ousland atteignent le pôle Nord. Et moi, je pars avec son épouse Cathy et ses filles Annika et Jessica pour aller récupérer l'aventurier sur place. Je pourrai enfin réaliser une interview «normale». Du moins, c'est ce que je crois.

Derrière ce visage glacé se cache l'aventurier de l'extrême Mike Horn. Domicilié à Château-d'Oex, le Sud-Africain s'est vu décerner en 2001 le Laureus Award du sportif alternatif de l'année. « D'autres font de la musique, de la peinture ou Dieu sait quoi. Moi, je suis aventurier », dit-il sobrement.

«Je fais ça pour vivre, pas pour mourir.» Mike Horn

Mais au pôle Nord proprement dit – nous atterrissons au camp dérivant russe Barneo, sur la banquise – une conversation digne de ce nom n'est pas possible. Nous ne nous attardons que quelques heures, sans quoi l'avion ne pourra plus redécoller. Pendant le vol du retour, nous ne bavardons pas trop non plus parce que les bouchons de champagne sautent. Pas de problème. Car être assis à côté de Mike n'est pas franchement un plaisir: depuis plus de deux mois, il ne s'est pas douché.

Après l'atterrissage au Spitzberg, Mike aimerait passer du temps en famille. Je comprends. Le soir, il y a un grand dîner, ça devrait jouer.

Dans un restaurant de Longyearbyen, nous sommes une quinzaine de personnes autour d'une gigantesque table ronde. Ce n'est qu'alors que je remarque que Mike n'a pas encore complètement opéré sa mutation en homme civilisé: il parle peu, il bâfre. Quand il a fini, il fait le tour de la table comme un chat affamé et, dès qu'il voit que quelqu'un n'a pas terminé son assiette, il s'en empare, dévore des frites, des restes de hamburger, des spare ribs à demi rongés.

Alors, au moins, nous faisons de bonnes photos. Le lendemain, le photographe Sebastian Devenish, qui voudrait immortaliser le corps éreinté de Mike, propose une visite au sauna. Mais Mike ne veut pas en entendre parler: la différence de température avec le pôle Nord est de 100°C. «Insupportable!» s'exclame-t-il. Alors nous éteignons le sauna et attendons qu'il tiédisse.

A peine avons-nous terminé que Mike est accroché à son téléphone. Comme un possédé. Car maintenant il veut quitter le Spitzberg aussi vite que possible et il cherche un vol. Là, tout de suite. Cet homme est tout simplement insaisissable, me dis-je.

C'est à ce moment précis qu'il vient vers moi, me serre dans ses bras et me dit: «Tu ne crois quand même pas que je t'ai oublié!» Il me donne une tape tellement magistrale dans le dos que j'en perds le souffle et nous nous asseyons. Nous pouvons enfin parler tranquillement. Et je remarque tout de suite que, non, cet homme n'est pas un cinglé. Même si ses aventures sont cinglées. «Je fais ça pour vivre, pas pour mourir.» Il parle de son travail avec tellement d'enthousiasme qu'on a presque envie de se ruer dans une aventure avec lui. (Pas étonnant qu'en 2014 le sélectionneur allemand Joachim Löw l'ait convié au Mondial du Brésil en guise de coach de motivation.)

Pour finir, malgré quelques embûches initiales, nous avons une puissante «story» avec des photos géniales. Et en prime, un adage gratuit signé Mike Horn: «Chacun a son propre pôle Nord qu'il doit atteindre pour lui-même.»

L'ouvre-porte

Ce furent les 60 minutes les plus longues de ma vie. Le premier ministre de ce pays d'Europe de l'Est s'est exprimé pendant environ 58 minutes, dont 55 furent consacrées à invectiver les journalistes – tous, bien sûr, mais les nôtres en particulier. Les cinq schnaps qu'il a bus et les sept cigarettes qu'il a fumées lors de notre rencontre dans son salon n'ont pas non plus contribué à améliorer la situation. Fumer, picoler, engueuler: la Stammtisch présidentielle salue les journalistes.

Michael Ringier, éditeur

J'ai eu tout aussi peu de temps de m'exprimer au fond de la limousine BMW qui nous emmenait, le président d'un pays européen et moi, à l'aéroport. Car des écrans étaient montés dans les deux appuie-têtes de la voiture de luxe et une vidéo présentait Monsieur le Président sous les atours d'un chanteur et acteur très populaire. Mais, à vrai dire, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour écouter la pantalonna de présidentielle. L'autoroute avait été fermée à toute circulation pour nous et la durée du trajet entre le palais présidentiel et l'aéroport en a été très considérablement raccourcie. Chanter, danser, foncer: la téléréalité salue les électeurs.

Pourquoi est-ce justement maintenant que je me rappelle ces rencontres plutôt bizarres? Il y a quelque temps, nous avons eu le Digital Summit à Zurich. Il y avait là la crème de la crème de l'économie suisse. Des entreprises globalisées, des championnes suisses et les start-up cotées étaient représentées par leurs fondateurs, présidents et CEO. Et cela pour entendre des super-cracks numériques comme Alex Karp, de Palantir, un homme qu'on ne voit guère dans ce genre de manifestation.

Mais qu'ont en commun des présidents picoleurs ou chanteurs, des super-cerveaux numériques et des décideurs économiques? C'est tout simple: nous sommes amenés à les fréquenter parce que nous fabriquons des contenus, parce que nous faisons du journalisme, parce que nous assumons un impact – ou en tout cas prétendons le faire. J'ai beau me féliciter de nos modèles d'affaires numériques, le fait est qu'aucun président ne m'invitera jamais à un tête-à-tête, quel que soit le nombre de tickets d'entrée électroniques que je vends. Aucune icône de la Silicon Valley ne nous rendra jamais visite pour un site de ventes d'automobiles, quel que soit le nombre de fois que Marc Walder et moi allons en Californie. Et Jobs.ch peut bien afficher un grandiose EBITDA, cela ne modifie pas notre rôle de PME numérique, aux manifestations de laquelle les entreprises importantes ne délégueraient que des seconds couteaux. Ce qui nous catapulte jusqu'aux niveaux économiques et politiques suprêmes, c'est le travail de nos journalistes. Ce sont eux seulement qui nous mettent – nous le bonsaï économique à niveau avec les grands et nous permettent de réfléchir à des opportunités économiques qui, sans cela, nous seraient interdites.

L'exemple de l'Afrique montre que, pour ce faire, il ne faut pas forcément du papier. Il va de soi que j'admire et soutiens de tout mon coeur nos activités sur les plateformes numériques. Mais ce sont bien les près de 200 millions d'utilisateurs mensuels de Pulse, une offre de contenus journalistiques, qui nous placent sur une orbite sociétale capable de nous ouvrir toutes les portes.

Le fait que la porte de la Pressehaus puisse actuellement être ouverte à l'aide d'un simple badge montre notre importance de poids lourd journalistique d'une manière dont je me passerais volontiers. Car les menaces d'attentat répétées s'adressent, elles aussi, exclusivement à nos contenus.

Michael Ringier

Foto: Maurice Haas

Povilas Kytra est CEO de CV Keskus (entreprise de Ringier Axel Springer Media AG), le marché en ligne leader en Estonie, Lettonie et Lituanie. Les sites web: cvkeskus.ee, cvmarket.lv und cvmarket.lt

LUNDI

Ma journée débute à 6 heures. En chemin pour le travail, j'écoute toujours la BBC. A 8h30, nous commençons notre réunion de vente hebdomadaire. Et nous nous félicitons des superbes résultats. En comparaison annuelle, nous progressons de 33%! Ensuite, la journée est bookée: planification, entretiens, reporting et analyses.

MERCREDI

Notre entreprise a remporté le prestigieux prix Gaselli 2019. Nous faisons partie des entreprises estoniennes à la croissance la plus rapide et, ces trois dernières années, nous avons accru chiffre d'affaires et bénéfice de plus de 50%. Contraste au programme ce soir: j'essaie d'inculquer à ma fille les rudiments de la guitare électrique.

VENDREDI

Les responsables marketing de nos trois pays me donnent un aperçu des chiffres les plus significatifs. Le soir, avec mon équipe nous allons au restaurant. Nous fêtons un nouveau chiffre d'affaires record sur le mois d'octobre. Bon appétit!

MARDI

Comme notre entreprise est présente dans trois pays, nous organisons beaucoup de conférences téléphoniques. Aujourd'hui, nous discutons un nouveau processus de développement. Les participants à la conférence peuvent opter pour l'un ou l'autre projet. On se croirait presque au Concours Eurovision de la chanson! Le soir, avec mon épouse Diana, je prends part à une rencontre avec une communauté qui travaille sur l'intelligence artificielle. Elle vient de présenter une thèse de doctorat sur le sujet.

JEUDI

Je passe la journée à notre bureau de Tallinn (Estonie). Nous recevons quatre postulants à des emplois. Notre équipe RH a des exigences élevées, de sorte qu'il n'est pas étonnant que tous les candidats soient très forts. Je trouve toujours inspirant de parler avec des gens qui sont experts dans leur domaine.

WEEK-END

Ma fille voudrait jouer aux Lego, dessiner et danser. Mais ce dernier exercice n'est pas précisément mon fort. Lorsque je réussis parfois à passer une heure au fitness ou à lire un livre, c'est déjà beaucoup.

Deux doigts, mille histoires

Le journaliste Thomas Kutschera travaille pour la Schweizer Illustrierte, où il n'est pas un traqueur de people. Parmi ses rencontres les plus marquantes, il y a, professionnellement, l'interview d'un des plus célèbres pirates de la planète et, en privé, la rencontre avec un ange.

Photos: Geri Born, privé

Ecrire le premier paragraphe d'un article est à chaque fois une souffrance, avoue Thomas Kutschera. «Même après plus de mille sujets pour la Schweizer Illustrierte.» L'Argovien de Lenzburg, 58 ans, les tape sur le clavier avec deux doigts – impossible de ne pas l'entendre pour ses collègues de bureau. Il est reporter à la SI depuis vingt-trois ans, chez Ringier depuis vingt-cinq ans. «Je n'aurais jamais pensé rester aussi longtemps à la SI. Mais ce pays regorge de tellement de gens fascinants et de belles histoires: le travail ne s'arrête jamais.»

A la SI, «Kutsche» a gagné la réputation de secoueur de veuves et d'expert en destins. Il pense que derrière chaque petit fait divers se cachent d'incroyables histoires. Mais il déteste le sensationnalisme et rares sont ceux qui traitent avec autant de respect les protagonistes d'un événement. «J'écris sur le courage de vivre des gens plus que sur leurs souffrances.» Son terrain préféré est le Valais. Et ce dont il ne veut plus: «Une interview avec Roger Schawinski.»

Thomas Kutschera, qui a toujours travaillé pour la rubrique de l'actualité, a quand même vécu une rencontre avec un people – pardon avec une star mondiale. L'été dernier, au Montreux Jazz Festival, il a interviewé l'acteur Johnny Depp: «Au lieu des vingt minutes convenues, nous avons bavardé plus d'une heure. Johnny était entièrement disponible, un type cool.»

En revanche, Thomas Kutschera a loupé les grands événements de l'automne 2001 et son cœur de journaliste saigne toujours: les attentats de New York, celui contre le Parlement de Zoug, le grounding de Swissair! A cette époque-là, il passait des vacances super longues avec sa famille en Australie. Il est marié avec son épouse Christiane depuis presque aussi longtemps qu'avec la SI. Ils ont eu deux fils, qui ont aujourd'hui 21 et 16 ans. Pour son ange – c'est ainsi qu'il surnomme sa femme – il a un jour cessé de fumer. Heureusement que son ange n'a rien à objecter à ses autres passions: les voyages dans le Grand Nord et la musique. Kutschera possède 6000 CD, il aime autant le death metal qu'Helene Fischer. Son préféré: Omar Souleyman. **AV**

Sur la brèche: Thomas Kutschera dans une étable pour un reportage sur les cornes de vaches (en haut). La musique est sa grande passion, il possède quelque 6000 CD (en bas). Thomas Kutschera décrit son interview avec Johnny Depp comme un «sommet absolu». Sur la photo en bas à droite, Kutschera (au milieu) avec Depp (à dr.) et le guitariste Tommy.

Les conseils de lecture

de Marc Walder

Marc Walder nous dévoile ici des livres qu'il a lus.

Yuval Noah Harari
21 leçons pour le XXIe siècle

L'historien et auteur israélien Yuval Noah Harari est incontestablement un des penseurs les plus passionnants de notre temps. Deux de ses deux ouvrages, Une brève histoire de l'humanité et Homo Deus, ont connu un succès planétaire. Ils traitent de l'ascension de l'Homo sapiens et de l'avenir de notre espèce. Harari, qui vit avec son mari près de Jérusalem et qui est un végétalien convaincu, met désormais l'accent sur l'ici et le maintenant. En une époque de débats hystériques, il entend apporter plus de clarté et «fournir une contribution pour aplanir quelque peu le terrain de jeu global», comme il dit. Harari pose des questions essentielles (et y répond): pourquoi la démocratie libérale est-elle en crise? Le nationalisme peut-il apporter une réponse au changement climatique et aux inégalités sociales? Que devons-nous inculquer à nos enfants? Sommes-nous encore en mesure de comprendre le monde que nous avons créé?

Harari procède à une analyse globale des principaux facteurs qui imprègnent les sociétés du monde et influencent l'avenir de la planète. Il cite le changement climatique, les guerres nucléaires et les disruptions technologiques comme étant les plus grands dangers pour l'humanité. Mais tandis que le changement climatique et les guerres atomiques sont évitables, l'intelligence artificielle et le génie biologique bouleversent fondamentalement le marché du travail, l'ordre global et même nos corps et notre manière de penser et de ressentir. C'est pourquoi il dit: «Ce n'est pas l'intelligence artificielle qui représente le plus grand danger pour l'humanité mais la bêtise naturelle.»

Quand bien même la pensée de Harari s'avère passablement pessimiste, sa lecture demeure un régal instructif. Car il sert d'un langage qui rend même les sujets les plus difficiles à comprendre aisément accessibles.

Editions Albin Michel

Geschichten, die der Winter schreibt!

Jetzt am Kiosk.

Schweizer LandLiebe. Mit Liebe gemacht.

Entdecken Sie unser Abo: 6x LandLiebe + 2x BergLiebe: landliebe.ch

„Gut zu wissen, wer die wichtigen Dinge genau beobachtet."

Romana B., Beobachter-Abonnentin

Warum Beobachter-Abonnenten die spannenden Reportagen und Geschichten aus dem wahren Leben so schätzen? Vielleicht liegt es am direkten Nutzwert durch Tipps, Ratschläge und Hilfestellungen, der ihnen mit dem Inhalt jeder Ausgabe und darüber hinaus ins Haus geliefert wird. Nützliches sollte man haben. Mehr zum Abo, mehr zu allen anderen Vorteilen auf **shop.beobachter.ch/abos**

Wissen hilft.

Beobachter